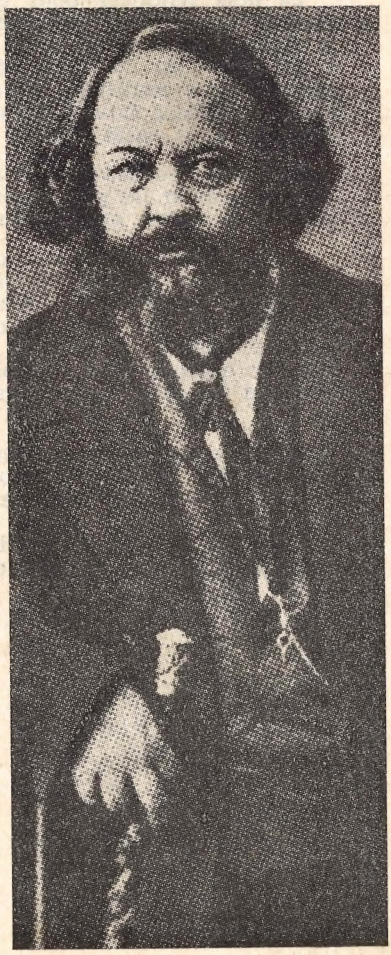
14e année — n° 115 l'ex. 0,60 F. 5 Janvier 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Dans ce numéro :

DIALOGUE IMAGINAIRE ENTRE MARX ET BAKOUNINE

TARIF DES ABONNEMENTS

ABONNEMENT simple 10,00
ABONNEMENT hors frontières 11,00
(Pour une série comprenant 320 pages en 1965)

Deux mots aux amis

Le départ est pris. Les premiers résultats, après l'envoi de la circulaire, ne sont pas ceux que j'espérais. On se fait des illusions à tout âge. Rien n'est perdu, j'attends de nouvelles et bonnes réactions à la réception de ce numéro et des suivants.

Je dois renoncer pour quelque temps aux 32 pages dont je rêvais. Elles viendront avec le temps. Par contre, je vais m'efforcer d'activer les parutions et de porter à 320 pages au moins la série 1965. Renoncé aussi aux abonnements multiples pour le moment. Que ceux qui veulent diffuser *Contre-courant* prennent plusieurs abonnements pour cette année.

Les amis enverront des adresses d'abonnés possibles. Je vais essayer les plus récentes reçues, je crains que les anciennes soient en grande partie périmées.

André Maille disparaît de la manchette de *Contre-courant* où il figurait depuis 1951. L'âge venu il aspire au repos. Je tiens à le remercier vivement pour l'aide précieuse et désintéressée qu'il a apportée durant ces longues années au journal et à moi-même, et je crois pouvoir compter sur sa collaboration intermittente, la question néo-malthusienne n'ayant point de secrets pour lui.

Un compte rendu financier paraîtra dès le prochain numéro. En outre nos abonnés, en avance pour leur quote-part, auxquels nous envoyons un livre compensatoire, qui n'auraient encore rien reçu à ce jour ne sont pas oubliés. Ce retard provient de la somme de travail provoquée par ce nouveau départ.

Louis LOUVET.

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement,*
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

D'UN PROGRAMME. — Lorsque en février 1951, succédant à « Ce qu'il faut dire » et aux « Nouvelles pacifistes », ce journal vit le jour sur un format plus attrayant il inscrivit à son fronton, pour situer sa position et justifier son titre, cette formule qui figure par la suite sur la plupart des quatre-vingts et quelques brochures éditées par les soins de ses animateurs.

Les courants politiques, philosophiques, moraux entraînent la société vers le totalitarisme. En attendant que la dictature de droite ou de gauche, dont les méthodes sont similaires, ouvre ses camps de concentration ou procède aux exécutions sommaires, l'étatisme s'insinue partout, la natalité se veut excessive, le parti de l'Eglise sape l'école laïque, le fisc est omnipotent, guerres froide ou tiède préparent la guerre tout court. Contre-courant *n'a donc point besoin de justifier son titre. Il est l'organe de tous ceux qui aspirent à la paix et à la liberté, sans arrière-pensées.*

Ces lignes sont encore d'actualité : le totalitarisme n'a pas disparu, il a tout au contraire gagné du terrain dans pas mal de pays, la dictature avouée ou larvée aussi. L'Eglise, malgré Vatican II, reste l'Eglise ; quant à la guerre, au fisc, au lapinisme, qui prétendra qu'ils relèvent aujourd'hui des vieilles lunes ?

Pourtant la situation s'est insidieusement modifiée, et elle n'en est pas plus rassurante pour cela. Non pas par les faits eux-mêmes mais par les conséquences qu'ils peuvent entraîner. Or ces conséquences peuvent être fastes ou néfastes selon le comportement de ceux qui seront appelés à les subir. Expliquons-nous.

Mises à part les toutes premières années d'après-guerre où l'Europe, saignée à blanc, a été contrainte de remédier aux excès de la rage militaire, la concurrence

économique a pris un tour aigu que soulignent les dissensions actuelles au sein du Marché commun et les âpres marchandages du Round Kennedy. Chaque pays veut exporter davantage, importer moins, en somme mieux vivre aux dépens du voisin.

Alors qu'il y avait il y a à peine vingt-cinq ans des nations productrices qui imposaient leurs marchandises à des peuples plus ou moins faméliques tout en leur confisquant, habilement ou non, leurs matières premières, la tendance à présent tend à se renverser. Les peuples dits sous-développés ont pris conscience des richesses de leur sous-sol, de la valeur de leur production particulière et l'on voit dans des contrées naguère misérables s'élever des fabriques, se forer des puits de pétrole, s'édifier une industrie sidérurgique. Qu'arrivera-t-il lorsque chacun pourra vendre à chacun ce que chacun possédera chez lui ? Premier point.

Les difficultés sont déjà là et ce n'est qu'un début. Pour y pallier divers moyens sont ou vont être utilisés. Le plus spectaculaire est l'automation. Etre compétitif, produire à tout prix, aux meilleures conditions ; politique de gribouilles en voie d'application. Et aussi vendre, vendre à coups de slogans publicitaires ineptes, souvent les mêmes produits sous des noms différents, vendre c'est l'essentiel. Nous pouvons certes rester indifférents à ce battage, à ces méthodes de production. Seulement voilà, il y a les suites... Lu dans la grande presse :

« *Dans moins de vingt ans, six cents à sept cents très grandes sociétés assureront les trois quarts de la production industrielle mondiale. Un vaste mouvement de concentration des entreprises est en train de s'opérer et se poursuivra à un rythme accéléré au cours des prochaines années.*

.....

Dès maintenant, en tout cas, aux Etats-Unis les progrès technologiques dans certaines industries sont déjà arrivés à un point de croissance fantastique, dont on n'a pas conscience en Europe. Ainsi la firme Du Pont de Nemours pourrait automatiser entièrement sa production — donc renvoyer tout son personnel — dès maintenant. Elle dispose de la technique et des capitaux nécessaires à cette révolution. »

Autre exemple : « *De la même façon qu'on tourne le bouton de la télévision pour voir paraître les images sur l'écran, on pourra bientôt, au Japon, tourner le bouton d'une machine installée à domicile pour obtenir en quelques minutes un journal imprimé par cette machine sous les yeux de son utilisateur. Le procédé a été inventé par une firme de Chicago, mais c'est au Japon que se fera sa première application.* »

Ces deux informations, entre autres, sont d'importance différente mais elles indiquent la menace. Chacun sait que depuis longtemps le métro fonctionnerait sans personnel, ou presque, si les syndicats n'étaient intervenus, que la moitié au moins des ouvriers de presse

perdraient leur emploi si les nouvelles machine à composer étaient utilisées à plein. Tel est le second point.

Face à une telle situation qui assombrit l'horizon — l'Horizon 80 et les autres — quelle est l'attitude des gouvernements, de tous les gouvernements ? Elle est aberrante ! Prenons la France pour exemple. Malgré les avertissements économiques, les crises qui ont secoué les chantiers navals, les charbonnages, l'automobile, qui effleurent à présent d'autres industries, le ton officiel reste un hymne à la natalité. Je lisais récemment que la population mondiale qui avoisine les trois milliards d'humains, doublait tous les trente-sept ans. A ce compte-là nous aurons les cent millions de beaux bébés — sous notre régime il ne saurait y en avoir de laids — réclamés dans un discours fameux. Pour en faire quoi ? Des chômeurs... à terme. La démographie galopante c'est le troisième élément du problème.

Inéluctablement le drame éclatera. Nous n'en serons peut-être pas les spectateurs, bien que les choses aillent fort vite au vingtième siècle, mais, inexorablement, il se prépare. Quand les ateliers, les usines, les bureaux, les champs, les entreprises n'auront plus besoin que d'un personnel réduit à l'extrême et que les beaux bébés, devenus grands, ne trouveront plus à s'employer, qu'adviendra-t-il ? Redoutables, autant qu'imprévisibles, seront les événements.

A mon avis le rôle des hommes conscients, de ceux qui conçoivent parfaitement le danger qui menace l'humanité, est de dénoncer sans relâche le danger des systèmes étatiques — aussi bien les systèmes du monde dit libre que ceux qui s'intitulent socialistes — fauteurs de rivalités néfastes autant que de déséquilibres savamment calculés. De mettre en lumière l'effarante insconcience des peuples, se livrant de par le globe à une reproduction intensive de l'espèce, sans se soucier des résultats d'une pullulation désordonnée.

Ce n'est pas, certes, un brûlot tel le nôtre, quel que soit la valeur des arguments qui y seront développés, qui inversera le sort futur du monde. Je n'ai pas l'outrecuidance de le croire ; mais je ne crois pas inutile d'apporter notre pierre à l'édifice, si difficile à construire, qui vise à plus de bien-être et plus de liberté... « La claire tour qui sur les flots domine », chantée par Laurent Tailhade.

C'est parce que malgré les déconvenues, sans rien ignorer des difficultés de la tâche entreprise, je crois à cette nécessité de continuer l'œuvre de nos anciens, que je repars, au crépuscule de ma vie, en faisant appel à tous ceux qui ne sont pas disposés à abandonner un combat qui ne peut pas ne pas aboutir à la

VICTOIRE DE LA RAISON.

Louis LOUVET.

Le prochain numéro paraîtra le 25 janvier

Note brève sur le dictionnaire

Rassurons tout de suite nos amis, l'édition du « Dictionnaire biographique des militants » n'est pas abandonnée. Le premier tome est tiré ; reste à le brocher après tirage de la couverture. Le tome second est bien avancé ; il sera complété cette année.

Parti sur sept cents dossiers environ, il en existe, dans le meuble où se range la documentation, actuellement plusieurs milliers — plus ou moins denses — ce qui pose un sacré problème. Certains noms peuvent se traiter en vingt à trente lignes, pour d'autres il y a matière à volume.

Voilà comment je pense m'en sortir :

Diviser en trois séries les biographies. 1) Celles destinées au dictionnaire tel qu'il a été conçu au départ ; 2) celles pouvant être réduites à moins de cent lignes : elles paraîtraient dans le journal sous le titre « Petit dictionnaire des militants », sur deux ou trois pages par parution ; 3) celles qui nécessitent un plus long développement feraient l'objet de plaquettes à part, numérotées en vue d'un assemblage possible, ne suivant pas obligatoirement l'ordre alphabétique qui complique sérieusement les choses.

Mon intention était de publier un Armand Barbès *sur 64 pages en quatre numéros premiers d'une série comprenant S. Faure, Clemenceau, Louise Michel, E. de Girardin, Libertad, Durruti, E. Armand, Proudhon et combien d'autres dans les plaquettes indiquées plus haut.*

En effet il faut maintenant publier, absolument. Mais comme toujours il y a la question d'argent. L. L.

LE CALENDRIER S.I.A. POUR 1965

Le conseil national de la Solidarité Internationale Antifasciste vient de mettre en vente son calendrier annuel qui intéresse, pour l'heure, l'année 1965. Depuis seize ans cette édition qui sert l'œuvre de solidarité de cet intéressant groupement rivalise chaque année pour le bon goût et la présentation avec l'année précédente.

Le calendrier de l'édition 1965 sera consacré à la peinture. Sa couverture comportera le tableau de Picasso : Femme de l'île Majorque *et l'intérieur des œuvres d'Ingres, Degas, Pissarro, Van Gogh, Brueghel, Corot, Cézanne, Utrillo, Vlaminck et Matisse.*

Edité en français et en espagnol il est vendu au bénéfice de S.I.A. au prix de TROIS FRANCS l'exemplaire (bien spécifier à la commande la langue désirée). Par DIX exemplaires : vingt-sept F.

Passer commandes au Conseil National de S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (Hte-Garonne). C.C.P.: *1230-50, Toulouse.*

ET POURTANT ELLE BOUGE

ELLE, c'est l'Eglise. Oh ! ce ne sont pas des bonds de carpe qu'elle pratiqua au cours de séances conciliaires, parfois mouvementées, mais enfin c'est nouveau. Il y eut des pères « libéraux », d'autres qui l'étaient moins, d'autres enfin qui ne l'étaient pas, à Vatican II. C'est une révolution si l'on considère l'état statique habituel qui est le sien. Pour nous une simple indication qui révèle une mise en état de défense habile, face au progrès et à l'évidence de certains problèmes qu'il ne peut plus être de mise d'ignorer. Celle de la limitation des naissances pour n'en citer qu'un seul.

Attendons et observons, sous l'orme. Nous en avons pour des lustres avant que de sensibles changements transforment la hiérarchie ecclésiastique, archaïque et réactionnaire, en organisation progressiste.

A présent, et ce fut de tout temps depuis le célèbre exemple du curé Meslier, certains prêtres se posent des questions... et les résolvent à leur manière, qui n'est pas des plus orthodoxes. Pour ne pas remonter au déluge rappelons certains cas récents : ceux de Jules Claraz, de Turmel, de Georges Las Vergnas, de Peyrrodo-le-Moine, entre autres. Aujourd'hui se profile à l'horizon du scepticisme un nouveau nom, celui de Paul Jury.

Le lecteur attentif n'a peut-être pas oublié le « Journal d'un prêtre » dont *Contre-courant* a donné un compte rendu dans son numéro d'août 1956. Publié aux éditions Gallimard il eut un succès de librairie certain et nous savons nombre de nos amis qui se le sont procuré. En 1963 et 1964 l'héritier des manuscrits de l'auteur, M. André Michel, a réussi à faire sortir trois volumes sur des questions qui intéresseront au plus haut point ceux qui discutent des dogmes catholiques.

Présentons d'abord Paul Jury. Il est durant trente ans un jésuite convaincu, puis quitte la Compagnie de Jésus pour devenir prêtre séculier. La psychanalyse l'intéresse et l'amène au scepticisme. Lorsqu'il meurt, à soixante-quinze ans, le 24 mars 1953, il laisse, rangés en deux dictionnaires analytiques — l'un réservé à sa période religieuse, l'autre à sa période d'incrédulité, c'est-à-dire ses vingt dernières années — 95 000 pages manuscrites ou dactylographiées destinées à la publication.

A une objection qui se présente immédiatement à l'esprit M. André Michel, dans la préface d'un des trois ouvrages qui viennent de sortir, répond avec pertinence : « Mais on dira : cette soutane, que ne la quittait-il ? Et l'on demandera peut-être : comment ce prêtre, parfaitement détaché de toute croyance, put-il s'accommoder jusqu'au bout de son état et de ses fonctions ecclésiastiques ? La réponse est simple : il voulait achever la mise au point des volumes qui, jetés simultanément sur le marché, seraient seuls capables de rapporter l'argent nécessaire à sa modeste subsistance quand il aurait rejeté la soutane.

Pour la quitter il lui fallait s'assurer de quoi vivre, car un vieillard pauvre, si courageux soit-il, ne peut vivre de l'air injurieux d'un temps hostile à tout individualisme. »

Quelques pensées de l'homme avant de passer à l'œuvre. « De moins en moins chrétien, de plus en plus rationaliste, j'ai fini en essayant de fonder une contre-Eglise. — La religion est une névrose, mais encore plus elle en vient. (Journal d'un prêtre : pensée 152). — Il faut rendre l'Eglise impossible (id. pensée 268). — L'Eglise ne me congédie pas, c'est moi qui la fous dehors, elle est une entreprise contre le genre humain (id. pensée 277). — La plus grande escroquerie de l'histoire, id. pensée 280). Il en est d'autres, dans le second dictionnaire, de même portée.

Or donc voyons l'œuvre. Nous l'avons dit, il y a, en 1956, *Journal d'un prêtre,* après une publication partielle de l'ouvrage par « Les Temps Modernes » l'année précédente, revue qui semble être l'initiatrice du titre. Paraît ensuite en 1962, aux Etats-Unis, dans le recueil *Readings in Religious Philosophy* de Geddes Mac Gregor et J. Wesley Robb de Boston un texte intitulé : *Il s'appelait Jésus, Jésus de Nazareth.* En 1963 : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ?,* puis en janvier 1964 *Les débuts de l'Evangile* ou *les quatre légendes de Jean-Baptiste* et, en mai de la même année : *Il est mort et ressuscité...* (1).

Ces titres sont significatifs, il s'agit d'exégèse, mais d'une exégèse non-conformiste. Pour le premier il est question bien entendu de l'eucharistie qui, selon la religion catholique contient, sous la forme du pain et du vin, réellement le corps et le sang de Jésus. Toutes les séries de prodiges y sont décortiquées de main de maître. Le second ouvrage traite de Jean-Baptiste et de Jésus au travers des évangiles de Marc, Matthieu, Luc et Joan ; c'est un travail savant mis très simplement, limpidement dirai-je, à la portée de chacun. Le dernier met en doute la mort et la résurrection de Jesus. « Si je prends Jésus au sérieux, dit Paul Jury dans les premières pages du livre, je veux savoir sur lui la vérité, le plus de vérité possible. Si je le veux voir autre qu'il n'est, c'est que je n'estime pas ce qu'il est. » Partant de ce principe, après un examen minutieux où il s'efforce de ne rien laisser dans l'ombre, l'auteur en arrive à ces dernières lignes de conclusion : « L'Evangile est absolument incapable de fonder une certitude religieuse quelconque. Et à peu près partout il prouve que ce que l'on dit couramment aujourd'hui dans l'Eglise catholique n'est pas vrai. »

C'est peut-être pour cela qu'elle « bouge » ! En tout cas les textes présentés au public par M. André Michel, exécuteur testamentaire de Paul Jury, qui fait preuve en cette occasion d'un courage et d'une indépendance d'esprit remarquables, justifient l'exergue qui figure en bonne

(1) *Contre-courant* se charge de procurer ces ouvrages à ceux de ses lecteurs que le rationalisme intéresse (voir à la rubrique : *Librairie Sociale*).

place dans le premier des volumes récents : « Et maintenant, Messieurs du Clergé, il ne s'agit pas d'insulter, mais de répondre. »

Inutile d'ajouter que je reviendrai, sous peu, sur ces publications pour les analyser, l'une après l'autre, dans le détail. — Peer Lavirgule.

LE GRAND SOLEIL DES JOURS HEUREUX

Sous le beau ciel resplendissant,
Fleuri d'azur et de lumière,
Pourquoi repeindre avec du sang
Les vieux poteaux d'une frontière ?
Pourquoi pousser les cris de guerre
Des combattants moyenâgeux
Pour qui toujours fut un mystère
Le grand soleil des jours heureux ?

Pour massacrer l'homme innocent
Dont la douleur ne compte guère...
Pourquoi monter l'engin puissant
Qui détruira ville et chaumière ?
Pourquoi jeter tant d'ombre amère
Dans les regards des pauvres vieux
Qui n'ont pas vu, dans leur misère,
Le grand soleil des jours heureux ?

Dans un abîme incandescent
Crachant du feu comme un cratère,
Pourquoi jeter l'espoir naissant
D'un avenir fraternitaire ?
Pourquoi briser le cœur des mères
Et le bonheur des amoureux,
Quand vient sourire à leurs chimères
Le grand soleil des jours heureux ?

ENVOI

Princes du sang... que l'or altère,
Laissez en paix vivre les gueux
Pour que le ciel donne à la terre
Le grand soleil des jours heureux !

Eugène BIZEAU.

Amis qui ne l'avez pas fait : réabonnez-vous

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant se spécialise dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

Nous réserver vos commandes, c'est nous aider, puisque l'intégralité des recettes pour les fonds anciens et les ristournes d'usage pour les nouveautés sont comptabilisés en faveur du périodique. Ne négligez donc pas ce facteur important pour l'équilibre financier de **Contre-courant.**

(Les prix s'entendent **franco de port.**)

NOUVEAUTES

E. ARMAND, SA VIE, SON ŒUVRE. — Dressé par ses amis, cet inventaire d'une activité sociale et littéraire de plus de soixante ans est remarquable. Que dire de plus sinon que tout militant se doit de posséder ce livre 16,10

LA PRESSE QUOTIDIENNE, par **Nicolas Faucier.**— Ceux qui la font, ceux qui l'inspirent. Abondamment illustré, cet ouvrage, écrit par un gars du métier, révèle pas mal de choses ignorées souvent du profane. Ouvrage sérieux sur un monde particulier 13,70

CECI EST MON CORPS, par **Paul Jury** .. 20,10

IL EST MORT ET RESSUSCITE, idem .. 34,70

LES DEBUTS DE L'EVANGILE, idem .. 27,10

Cette trilogie par l'auteur de **Journal d'un prêtre** met à la portée de quiconque des textes qui, jusqu'alors, étaient réservés à des spécialistes de l'exégèse. Claire et concise, vous ne regretterez pas son acquisition.

(Suite page 18.)

DIALOGUE IMAGINAIRE ENTRE MARX ET BAKOUNINE

INTRODUCTION

LES relations entre Marx et Bakounine furent, on le sait, des plus délicates. Encore aujourd'hui les partitans de l'un ou de l'autre de ces géants de la question sociale, et j'entends bien parmi eux ceux qui sont des plus objectifs, sont gênés dans leurs appréciations par les défauts (compléments de leurs qualités) de ces deux hommes en vérité hors série.

Bakounine, c'est l'ouragan. Homme d'action, tel Diogène démontrant le mouvement en marchant, toute occasion lui est bonne pour appliquer des théories qui ne sont parfois chez lui qu'en gestation mais qui, précédées par une mise en pratique plus ou moins empirique, se révèlent à la longue valables, sans jamais pourtant parvenir à s'imposer dans le fait social.

Marx, c'est l'homme de cabinet. Penseur, ayant assimilé avec maestria les œuvres de prédécesseurs qu'il a depuis éclipsés, il a sur Bakounine l'avantage de préconiser une expérience qui n'innove rien, qui déplace seulement l'expérience du pouvoir. La question sociale sera pour lui résolue le jour où la bourgeoisie, qui a ravi le sceptre de l'autorité à la noblesse, renoncera, de gré ou de force, à sa prédominance pour laisser la place à un prolétariat conscient capable de diriger l'humanité vers le socialisme.

Peut-on affirmer cependant que ses propositions, plus facilement réalisables que celles de Bakounine puisqu'elles ne font que transmuer le principe d'autorité en en faisant bénéficier une classe au détriment d'une autre, aient répondu, dans leur application sur une étendue importante de la planète, aux espoirs de leur initiateur ?

L'homme politique, l'homme de parti, répondra affirmativement, certes. Le sociologue, l'observateur impartial sera pour le moins dubitatif. Quant au négateur de l'autorité il aura beau jeu de dénoncer, preuves à l'appui, les faiblesses du système marxiste — ou de ses dérivés — qui laisse perdurer de nos jours, en les aggravant parfois, dans les nations où il a une haute main absolue, toutes les tares que Marx (tout autant que Bakounine), dénonçait dans les pratiques de l'Etat bourgeois.

Au cours d'une émission à la « B.B.C. », à Londres, en octobre 1962, un sociologue averti, Maurice Cranston, qui connait parfaitement son sujet — et ce n'est pas là un mince éloge — a imaginé un dialogue entre Marx et

Bakounine, conversation que ces deux hommes sont censés avoir entretenue au cours de leur rencontre à Londres le 3 novembre 1864.

Dans cet entretien transmis à des millions d'auditeurs, et dont il faut féliciter la radio anglaise, l'auteur s'est efforcé de reconstituer, à partir de leurs thèses particulières développées dans leurs œuvres respectives, une controverse vraisemblable qui révèle une érudition remarquable. On retrouvera ici, campés avec maîtrise, les deux hommes qui dominèrent leur époque sur le plan social, dans un âpre débat sur ce sujet éternellement d'actualité : Doit-on faire confiance à la liberté ? Ou bien, au contraire, l'autorité est-elle indispensable ?

Le texte que nos lecteurs vont avoir sous les yeux a été publié en décembre 1962 par la revue londonienne « Anarchy » ; il a été traduit en espagnol et inséré dans la revue « Umbral » à Paris puis repris en partie par diverses publications de langue espagnole nord-américaines et d'Amérique latine. « Umanita Nova », organe de nos amis italiens à Rome l'a présenté à son tour à ses lecteurs.

« Contre-courant » se devait de faire connaître au public français l'intéressante œuvre de Maurice Cranston à laquelle la revue de Louis Dorlet « Défense de l'Homme » avait fait allusion dans l'un de ses numéros. Son insertion enfin, en annexe, comme documentation d'importance, se doit également de figurer dans : « Michel Bakounine, homme d'une époque », ouvrage qui sera publié en hommage à la mémoire du célèbre proscrit russe, dès que nos ressources financières le permettront.

BAKOUNINE. — Mon cher Marx, je peux t'offrir du tabac et du thé. Je crains cependant que mon hospitalité soit assez frugale, réduit comme je le suis en ce moment à la pauvreté.

MARX. — Quant à moi, je suis toujours pauvre, Bakounine. Toutes les formes de la pauvreté me sont connues et c'est bien le pire des maux.

BAKOUNINE. — C'est l'esclavage qui est le pire des maux, Marx, et non la pauvreté. Une tasse de thé ? Je le tiens toujours prêt à être servi. A Londres les logeuses sont très prévenantes ; quand je vivais à Paddington Green, il y avait une bonne à tout faire, Grace, qui montait et descendait les escaliers toute la journée et une partie de la nuit avec de l'eau chaude sucrée.

MARX. — Si la classe ouvrière, en Angleterre, menait une existence pénible, elle serait la première à se soulever.

BAKOUNINE. — Elle devrait... mais le fera-t-elle ?

MARX. — Ce sera elle, ou les Allemands.

BAKOUNINE. — Les Allemands ne se soulèveront jamais. Ils mourront avant de pouvoir le faire.

MARX. — Ce n'est pas une question de tempérament national, Bakounine. C'est une question de progrès industriel. Là où les travailleurs possèdent une conscience de classe.

BAKOUNINE. — Il n'y a pas de conscience de classe ici en Angleterre. La domestique dont je te parlais tout à l'heure était absolument docile, résignée, soumise. De la voir si exploitée m'attristait.

MARX. — A ce que je vois, toi-même ne manquais pas d'en tirer profit.

BAKOUNINE. — L'exploitation à Londres règne partout. Dans cette ville immense, bourrée de misère, dans ces ruelles obscures et sordides, personne n'oserait élever des barricades. Non, Marx, ici, ce n'est pas la place d'un socialiste.

MARX. — Toutefois, c'est à peu près le seul endroit où nous sommes admis. J'ai déjà vécu ici une quinzaine d'années.

BAKOUNINE. — Dommage que tu ne m'aies pas connu à Paddington Green, j'y suis resté environ douze mois. En lisant ta lettre où tu m'annonçais ta visite, hier, je me suis rappelé que nos chemins ne s'étaient pas croisés depuis les jours lointains de Paris.

MARX. — Tu dus abandonner Paris en 1845.

BAKOUNINE. — Non, en avril, avant l'insurrection de Dresde, quand je tombai, pour ainsi dire, entre les mains de l'ennemi. Ils me tinrent en prison pendant dix ans, puis je fus déporté en Sibérie. Comme tu le sais, j'ai réussi à m'évader et à gagner Londres. Maintenant il m'est possible d'aller vivre en Italie. Je retournerai à Florence la semaine prochaine.

MARX. — Très bien, tu pourras enfin te déplacer.

BAKOUNINE. — Je me déplace constamment. Je ne suis pas un révolutionnaire discret comme toi.

Les têtes couronnées d'Europe m'ont surpris en mouvement.

MARX. — Les têtes couronnées d'Europe m'ont expulsé, moi aussi, de divers pays. Et la pauvreté m'a contraint d'abandonner plusieurs endroits.

BAKOUNINE. — Ah, la pauvreté ! Je suis toujours sans un centime, constamment en train d'emprunter à mes amis. J'ai vécu une grande partie de ma vie avec de l'argent prêté, excepté en prison. Et j'ai cinquante ans. Mais je ne pense jamais à l'argent ; c'est bon pour les bourgeois de telles pensées.

MARX. — Tu as de la chance. Tu n'a pas de famille à entretenir.

BAKOUNINE. — Tu dois savoir que j'ai vécu avec une femme en Pologne, mais il est certain que je n'ai pas eu d'enfant. Veux-tu encore du thé ? Moi j'en reprends. Un Russe ne peut pas vivre sans thé.

MARX. — Et vous êtes nombreux, vous, Russes, Russes nobles pour être précis. Etant donné votre tempérament, il doit vous être difficile de pénétrer la mentalité du prolétariat.

BAKOUNINE. — Et qu'en penses-tu, toi-même, Marx ? N'es-tu pas le fils d'un bourgeois aisé, d'un avocat ? Et ta femme, Frelin von Westphalen, la fille du baron von Westphalen et la sœur du ministre de l'Intérieur de Prusse ? Admets que c'est une bien douteuse origine plébéienne.

MARX. — Le socialisme a besoin des intellectuels autant que de la classe ouvrière. De plus, j'ai souffert des persécutions et de la faim durant les âpres jours d'exil.

BAKOUNINE. — Les nuits des prisons sont encore plus interminables. Je suis tellement habitué à la faim que je ne la sens presque plus.

MARX. — Je crois que la pire des choses est de voir ses enfants dépérir par manque de nourriture.

BAKOUNINE. — Oui, je le crois aussi. Etre condamné soi-même à mort n'est pas si affligeant qu'on pourrait le penser. Dans un certain sens, j'ai trouvé la chose plutôt amusante.

MARX. — Depuis que je réside à Londres, je vis en chambres meublées sordides et bon marché. J'ai dû emprunter et acheter à crédit ; j'ai engagé des vêtements pour payer mon loyer. Mes enfants sont éduqués en vue de répondre que je suis absent quand les créanciers se présentent. Nous tous, ma femme et moi, mes enfants et une vieille domestique, vivons entassés dans deux chambres mal meublées. J'essaie de travailler sur la même table boiteuse dont ma femme se sert pour coudre pendant que mes enfants jouent, et nous restons des heures sans lumière par économie. Ma femme est souvent malade et mes enfants aussi, mais j'évite d'appeler un médecin, ne pouvant le payer ni acheter les médicaments qu'il prescrirait.

BAKOUNINE. — Mais, mon cher Marx, et ton collaborateur Engels ? J'ai toujours cru...

MARX. — Engels est très généreux, mais il ne lui est pas toujours possible de m'aider. Crois-moi, j'ai souffert toutes sortes de malheurs. Le plus grand m'est survenu il y a huit ans quand mon fils Edouard est mort à l'âge de six ans. Francis Bacon dit que les gens importants sont tellement préoccupés par de multiples affaires qu'ils réussissent à surmonter leur chagrin quand ils subissent de semblables pertes. Moi, Bakounine, je ne fais pas partie de ces gens importants. La mort de mon fils m'a frappé si profondément que j'en ressens aujourd'hui la douleur comme le jour de son décès.

BAKOUNINE. — Si c'est l'argent qui te manque à ce point, Alexandre Herzen en a en abondance. J'ai eu souvent recours à lui ; je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas t'aider, toi aussi.

MARX. — Herzen est un réformiste bourgeois de l'espèce la plus superficielle. Je ne tiens pas à m'adresser à certaines gens.

BAKOUNINE. — S'il n'y avait pas eu Herzen, votre « Manifeste communiste » n'aurait pas été traduit en russe il y a deux ans.

MARX. — Une traduction tardive, mais je t'en remercie. Peut-être aurais-tu maintenant l'intention de me traduire « Misère de la philosophie ».

BAKOUNINE. — Non, cher Marx, je ne place pas cela à côté de tes plus grands écrits. De plus, tu est trop dur avec P.-J. Proudhon.

MARX. — Proudhon n'est pas socialiste. C'est un ignorant, un typique autodidacte de basse classe, un parvenu en économie, qui fait étalage de qualités qu'il ne possède pas. Sa jactance charlatanesque pseudo-scientifique est vraiment intolérable.

BAKOUNINE. — J'admets que Proudhon est un peu borné, mais il est cent fois plus révolutionnaire que tous les socialistes doctrinaires et bourgeois. Il a le courage de se déclarer athée. Et surtout, il se bat pour la liberté contre l'autorité, pour le socialisme qui doit être entièrement libre de toute réglementation gouvernementale. Proudhon est un authentique anarchiste.

MARX. — En d'autres termes, ses idées sont très semblables aux tiennes.

BAKOUNINE. — J'ai subi son influence, mais, à mon avis, Proudhon ne va pas assez loin. Il hésite devant l'action et la violence. Il ne comprend pas que la destruction est, en soi, une forme de la création. Je suis un révolutionnaire actif, Proudhon est un socialiste théorique, comme toi.

MARX. — Je ne comprend pas ce que tu veux dire par socialiste théorique, Bakounine, mais je me hasarde à affirmer que je suis autant socialiste actif que toi.

BAKOUNINE. — Mon cher Marx, je n'insinue rien qui ne soit respectueux pour toi. Au contraire, je me souviens que tu as été expulsé de l'université de Bonn pour un duel au pistolet ; donc je reconnais que tu serais un soldat utile à la révolution si tu pouvais t'échapper quelquefois de la bibliothèque du Musée Britannique et te porter sur les barricades. Quand je parle de toi en tant que socialiste théorique, je veux dire que tu es un théoricien du socialisme comme l'est Proudhon. Je ne pourrais jamais écrire un traité philosophique de l'importance du tien et de celui de Proudhon. Je ne dépasse pas les limites du pamphlet.

Traduit par Albert Ledrappier *(à suivre)*

UN GRAND EUROPÉEN EST MORT

Le journal *l'Espoir,* qui s'édite à Toulouse (1), nous apporte la triste nouvelle de la mort du professeur Georges-Frédéric Nicolaï qui, toute sa vie, lutta pour que s'établisse enfin la paix dans le monde.

Déjà, en octobre 1964, la revue de Louis Dorlet *Défense de l'Homme* (2) avait lancé un appel émouvant en faveur du grand pacifiste qui vivait alors misérablement en exil. « Il vit pauvre et oublié, dans une condition voisine de la misère. Il est nonagénaire et il passe ses jours dans un taudis étroit et obscur où il n'a qu'un grabat couvert de vieux habits et de chiffons », pouvait-on lire dans le périodique de notre ami. Les poings se crispent, le cœur se serre à lire des lignes telles que celles-là !

C'était un grand ami d'Eugen Relgis qui, lui aussi, a quitté la Roumanie et vit plus ou moins bien en Uruguay et il avait préfacé le livre de Relgis concernant *l'Humanitarisme,* la doctrine inlassablement diffusée par ce dernier contre vent et marée.

L'indépendance d'esprit et la vie droite de Georges Nicolaï étaient telles qu'il refusa, il y a peu de temps, l'aide du gouvernement chilien — pays où il vient de terminer si tristement ses jours — parce que ces secours dérisoires étaient assortis de conditions politiques.

Nicolaï qui vécut ainsi, pauvre mais libre, en homme de bien, était l'auteur de plusieurs ouvrages philosophiques et pacifistes. L'un d'eux, *La Biologie de la guerre* fut, à l'instigation d'Eugen Relgis traduit et commenté, puis édité par la *Brochure mensuelle* de Bidault pendant l'entre-deux-guerres. Parmi ses autres œuvres : *Physique et Moral, La Base biologique du relativisme scientifique, Quatre leçons de biologie générale, Comment un biologiste voit la philosophie, Misère de la dialectique,* etc., n'ont pas bénéficié de la traduction française — du moins à ma connaissance — et sont passées inaperçues.

---

(1) Organe bilingue (français-espagnol) hebdomadaire. A. Turmo, Bourse du Travail, place Saint-Sernin, Toulouse (Haute-Garonne).

(2) Rédaction-administration : Boîte postale 53, à Golfe-Juan (Alpes-Maritimes).

Le savant était d'origine allemande. Il dut fuir la terreur nazie et vécut en exil trente-deux ans. Docteur aux universités de Berlin, Heidelberg, Paris, Naples et Léningrad, il termina le cycle au Chili où il vient de mourir, à l'hôpital de Torax, à l'âge de 91 ans. Il y assuma la direction de l'Institut de Psychologie et fut professeur à l'Institut pédagogique et à l'Institut de Science vétérinaire, contribuant aux divers travaux d'investigation scientifique de l'Université chilienne. L. L.

LIBRAIRIE SOCIALE (suite page 10)

LES FRERES RECLUS, par **Paul Reclus.** — Edité par les amis d'Elisée Reclus, ce livre est exactement celui qui manquait sur le sujet. Ici, à **Contre-courant,** où nous nous sommes spécialisés dans les biographies, nous n'en sommes que plus à l'aise pour le recommander chaudement 9,20

L'ANARCHISME ET LE REEL, par **Ch.-Aug. Bontemps.** — L'anarchisme n'effraie plus. Il a acquis droit de cité dans l'arc-en-ciel social. Bontemps, dont **Contre-courant** a publié plusieurs brochures, l'étudie en rationaliste. L'ouvrage est illustré de 8 portraits à la plume, d'Aline Aurouet, représentant des anarchistes célèbres 10,70

DE GAULLE, par **François Mauriac.** — Annoncé ici par accident, un abonné ayant offert un exemplaire non coupé à vendre au profit du journal. Qu'on excuse cette mauvaise action 21,10

DES MIRACLES DE LOURDES A THEILHARD DE CHARDIN, par **G. Las Vergnas.** — L'auteur, qui a quitté l'Eglise, sait fort bien de quoi il parle. Son pamphlet est excellent et bien fait pour « débourrer les crânes ». A se procurer et à prêter ensuite 6,60

LE MONDE DES IMPOSTEURS, par le **docteur Herscovici.** — Ce livre n'est pas, à proprement parler, une nouveauté, mais il est de tous les temps. Le moins que l'on puisse dire : voilà un livre qui fait penser, et bien penser 8,70

L'ENFER DES CROCODILES, par **Freddy Roller.** — Aventures de l'auteur au pays de Tschombé, où les hommes sont encore plus féroces que les crocodiles. Couverture cartonnée, très bonnes photos, belle présentation, texte excellent 15,10

METRO, PLACE DES FETES, par **Maurice Lime.** — Ce roman, écrit par un de nos camarades, met en scène divers personnages pris sur le vif dans les milieux ouvriers. Syndicalistes, trotzkistes, communistes et anarchistes s'y reconnaîtront... ou pas. Se lit fort agréablement 9,70

POUR VAINCRE SANS VIOLENCE. — par **B. de Ligt. — Pensée et Action,** la revue de l'ami Hem Day, a eu la bonne idée d'introduire dans ses cahiers ce livre publié en 1935 par le grand pacifiste qu'était de Ligt. La plupart de nos lecteurs connaissent l'homme, le titre est clair, sa destination : la bibliothèque du militant 4,60

LES GRANDES FLEURS DU DESERT, par **Han Ryner.** — Nous avions annoncé la parution prochaine de cette œuvre posthume du prince des conteurs. **L'Amitié par le livre** de Camille Belliard l'a assurée pour le compte des **Amis de Han Ryner.** Un nouveau livre de Han Ryner est toujours un événement ; la sortie de ce dernier ne laissera pas indifférents les lecteurs habituels — et les autres — du Socrate moderne trop tôt disparu 8,20

SOCIOLOGIE FEDERALISTE LIBERTAIRE, par **André Respaut.** — Treize biographies ramassées de penseurs libertaires, un aperçu sur la révolution espagnole, un chapitre réservé au fédéralisme, le tout préfacé par Robert Louzon, tel est ce petit manuel instructif de notre camarade André Respaut dans un choix objectif 4,35

LA CHANSON D'UN GARS QU'A MAL TOURNE, de **Gaston Conté.** — Voilà bien une réédition longuement attendue ! Ces petits chefs-d'œuvre du poète de Beaugency étaient depuis longtemps épuisés. Félicitons notre camarade Jean-Paul Monteil qui a préfacé l'œuvre et qui est à la base de ce travail soigné autant qu'indispensable 9,70

HISTOIRE BARBARE DES FRANÇAIS, par **Francis Pichon.** — Que voilà un titre bien trouvé et un texte parfait d'érudit. Dommage que l'on sente, en certaines pages, le chrétien sectaire et injuste. Triomphateur de l'émission « l'Homme du XX^{e} siècle, l'auteur connaît son sujet à fond, les

réserves étant faites pour quelques commentaires genre « cheveux sur la soupe ». Très bonnes illustrations 25,45

NOUVELLES EQUATIONS POLITIQUES, par **Jean Barets.** — En 1962, l'auteur avait publié **La Fin des politiques,** sujet d'actualité brlûante à l'heure du crépuscule des partis. Il le complète par une étude fouillée des lois qui conditionnent les développements des civilisations et des régimes. Sa conclusion : l'histoire nous apprend que l'utopie d'aujourd'hui constitue la réalité de demain. 10,60

LA FIN DES POLITIQUES, du **même auteur.** — La fronde des jeunes proclame la bande de présentation. C'est, en effet, sur les jeunes que l'auteur, un ingénieur globe-trotter, fait fond. A-t-il tort ? a-t-il raison ? l'avenir seul répondra 10,60

RAPPEL :

De prison en prison, par Louis Lecoin 7,70
Eugène Humbert, par Jeanne Humbert (ex. numérotés) 6,70
Mon opinion sur Dieu, par Sébastien Faure. 2,60
L'Imposture religieuse, du même 6,70
Paganes (chansons), de Ch.-Aug. Bontemps. 7,70
Communisme et franc-maçonnerie, par G. Vinatrel 9,70
L'Equivoque révolutionnaire, par P. Rassinier 3,60
Le Discours de la dernière chance, du même. 6,30
Le Monde nouveau, par Pierre Besnard 3,60
Un Centenaire bulgare parle (N. Stoïnoff). 9,20
Journal d'un prêtre, par Paul Jury 9,80
L'Expression écrite et orale, par R. Hagnauer. 10,20

COMMANDES et FONDS à adresser **nominalement** à **Louis Louvet,** 24, rue Pierre-Leroux, Paris-7e, C.C.P. 880-87 Paris.

NOUS AVONS REÇU durant ces derniers mois un grand nombre d'ouvrages dont certains sont annoncés dans ce numéro avec une notule présentatrice. Nous remercions auteurs et éditeurs. Des comptes rendus seront donnés dans les numéros qui vont suivre.

Directeur de la publication : Louis LOUVET.

Imprimé à Paris, 10, rue de Montmorency, (3e).